

Quête spirituelle postmoderne

Une chance pour l'Eglise

●●● **Stjepan Kusar**, Genève
Théologien

La proclamation de la mort de Dieu a tellement marqué l'époque moderne, que des théologiens se sont sentis obligés, vers 1970, de développer une théologie de la mort de Dieu. C'était là une réaction radicale à la vague de sécularisation qui avait envahi la chrétienté occidentale. S'y est ajoutée la perte de crédibilité des Eglises, en constante progression jusqu'à nos jours.

Le diagnostic de la mort de Dieu n'est pas si faux, en ce sens que le rapport des humains à Dieu a perdu sa force inspiratrice qui, depuis l'aube de l'humanité, donne sens à la vie des individus et consistance au lien social. En même temps, les grandes idéologies (surtout le marxisme dans ses diverses facettes, mêlé à de la psychanalyse) ont promis de bâtir une société nouvelle plus juste. Les « maîtres du soupçon » - Marx, Nietzsche et Freud - ont servi d'inspiration, un peu comme des prophètes bibliques.

Deux blocs politiques se sont opposés et ce monde clairement ordonné, du moins sous l'angle géopolitique, aux frontières et aux ennemis connus, a permis aux gens de se sentir plus ou moins bien. Même si des cris d'alarme (par exemple du Club de Rome) et des crises énergétiques ont secoué son apparente stabilité.

La grande claque a suivi la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'empire

soviétique. Après les premières jubilations dues à cette nouvelle liberté, il nous a fallu subir la montée d'une confusion tout azimut, avec l'explosion des guerres et le déchaînement du terrorisme international. Désormais, on parle de la mort des idéologies et de leurs « grands récits », ce qui inclut aussi le « grand récit » chrétien.

La clarté doctrinale, une réponse ?

L'époque postmoderne, avec son embrouillement et sa perte de repères et d'orientations, offre un sentiment de liberté quelque peu ambigu. En fait, on ne se sent pas tellement bien dans cet espace libre et apparemment immense...

Il y a, surtout chez les jeunes, une grande faim spirituelle. Ils se définissent eux-mêmes comme croyants ou religieux et cherchent à donner un sens à leur vie. Cependant, leurs intérêts les portent vers une recherche spirituelle non liée à des doctrines : ils sont réticents à l'idée même d'appartenance à une religion institutionnelle (quelle que soit sa forme) qui risquerait de limiter leur indépendance. Ils préfèrent croire, sans faire partie.

« Dieu est mort ;
Marx, Nietzsche et
Freud sont morts ; moi
aussi, je ne me sens
pas tellement bien... »
(Lu quelque part)

On assiste ainsi à la création de religions « à la carte ». Les grandes Eglises et leurs institutions ne sont plus les gestionnaires exclusifs du savoir religieux, voire théologique ; désormais, il est à la libre disposition de ceux qui veulent s'en servir. Le même constat vaut pour la pratique religieuse. Les formes de prières personnelles et communautaires échappent aux règlements des institutions religieuses. On assiste à de nouveaux phénomènes : des groupes de prière et de méditation proposent des espaces originaux pour l'exercice de la pratique religieuse, sans se soucier outre mesure du règlement ecclésial. Chacun est libre de chercher sa voie et même de « vivre de plusieurs religions ».¹

En même temps, dans les familles et dans les communautés ecclésiales, on constate une difficulté toujours plus accrue à transmettre la foi aux enfants, c'est-à-dire sa propre conviction religieuse et morale.

Sur le plan de l'Eglise catholique institutionnelle, on a recherché du renfort dans le renforcement de la codification. On n'a pas seulement remanié l'ordonnance juridique de la communauté ecclésiale (cf. le Nouveau Code de droit canon), mais on a codifié aussi le contenu de la foi à travers le *Catéchisme de l'Eglise catholique*, avec son abrégé de questions-réponses.

Face à une situation de confusion ecclésiale, qui reflète celle de la société dans son ensemble, l'Eglise veut rétablir une clarté doctrinale. Mais elle oublie, semble-t-il, que si, dans le meilleur des cas, cette prétendue clarté peut aider les personnes qui sont sur le point de se poser la question du contenu de leur foi, elle ne peut convenir à celles qui sont en recherche et qui se demandent pourquoi être chrétien et croire au Dieu des chrétiens, ou comment croire.

« Ce ne sont pas les livres, les documents, les raisonnements qui pourront jamais nous convertir ; ce qu'il faut, c'est la lumière d'une vie, le rayonnement d'un visage, les battements d'un cœur ; c'est le don de toute une vie » (Maurice Zundel). En fait, c'est seulement la réalité qui peut convaincre, pas la rhétorique.²

Des routes subjectives

On assiste, depuis les années '60, à ce qu'on appelle le « virage vers le subjectif » [*the subjective turn*]. On se détourne des autorités externes et des rôles et pratiques prescrits, pour adopter librement la foi, avec pour unique référence sa propre personnalité. Conséquence, la baisse de la religion organisée et la montée de spiritualités qui permettent et accentuent l'expression de l'individualité de chacun et de sa propre expérience. Les voies pour y accéder sont multiples et à la disposition de tous : du yoga et du zen à la « mystique instantanée », en passant par toute la palette des propositions new ages.

Pourtant, opposer l'Eglise catholique, qui met l'accent sur l'autorité externe, à la libre spiritualité de type holistique, qui accentue le subjectif, serait simpliste. Il y a dans l'Eglise des mouvements qui peu-

1 • Cf. *Vivre de plusieurs religions. Promesse ou illusion ?* (sous la direction de D. Gira et J. Scheuer), l'Atelier, Paris 2000.

2 • « Nous nous lamentons souvent parce que les jeunes ignorent tout du christianisme, mais ce serait perdre notre temps que de produire plus de documents, de vidéos, de programmes de radio ou de télévision, sans prendre aussi la peine de faire de l'Eglise un lieu manifeste de liberté, de courage, de joie et d'espérance. Nous devons vivre les mots que nous prononçons » (T. Radcliffe, *Pourquoi donc être chrétien ?* Cerf, Paris 2005, pp. 12 s.).

vent être compris comme une expression ecclésiale de ce « virage subjectif ». Ils mettent l'accent sur l'expérience individuelle et sur la croissance spirituelle personnelle et, en même temps, ils satisfont le désir d'appartenance à une communauté où on se connaît, où on se sent bien les uns avec les autres, où on peut satisfaire son besoin d'être reconnu et accepté dans son individualité et son expérience spirituelle propre.

Jusqu'ou l'Eglise peut-elle aller dans cette marche sur des routes subjectives ? Vraisemblablement, elle ne peut pas renoncer à une forme quelconque d'autorité externe. La culture ecclésiale, de façon générale et chez la majorité des « cadres ecclésiaux », ne supporte pas trop de subjectivité. N'a-t-on pas souvent parlé de la « protestantisation » de l'Eglise catholique ? A tort je crois. Il faut réformer les mentalités catholiques, en embrassant la foi comme lieu critique de notre monde. Car la foi est un mode d'être et de penser, qui peut à la fois supporter, assumer et changer « l'en bas » humain, sans nier ce qui est bon et digne d'être accepté et vécu.

L'urgence d'innover

Pour cela, il faut découvrir comment la parole de Jésus nous rend libres, tout en nous donnant des repères pour vivre et agir. C'est la découverte de la vision de Jésus du Royaume de Dieu, un Dieu présent et agissant en nous et entre nous ; c'est aussi la découverte formidable que la vie de chaque croyant plonge ses racines dans les mêmes charismes que ceux avec lesquels Dieu veut construire son Eglise. C'est grâce à ces prises de conscience que les chrétiens passeront à un style de vie prophétique.

Quant à l'autorité, la solution doit être cherchée dans l'action du Saint-Esprit,

exercée à l'intérieur de chaque personne. L'autorité ne doit pas être placée « en deça » mais au-dedans.

S'efforcer d'apprendre l'art du discernement individuel et communautaire ne sera pas forcément dangereux pour la vie de la communauté : « Vérifiez tout : ce qui est bon, retenez-le » (1 Th 2,4) ; et : « Ne vous fiez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits » (1 Jn 4,1). C'est cet état d'esprit qui rendra les chrétiens innovants, condition principale pour sortir de la crise contemporaine. Car il y a urgence à inventer, comme l'ont fait en leur temps François d'Assise, Ignace de Loyola, ou la petite Thérèse de Lisieux (par eux, quelque chose a émergé qui n'avait jamais existé). Cette innovation s'appuiera sur l'apparition d'une pensée et d'une pratique conjointes, capables d'assumer notre présent, à la fois plein de possibilités considérables et de menaces terrifiantes.

Hélas ! les inventions actuelles ne correspondent pas à cette priorité. Au milieu de notre paysage, il y a un grand trou. Or on est en attente de création dans l'Eglise et dans la société. Pour ce faire, il faudra d'abord que les catholiques se libèrent - à tous les niveaux de la vie ecclésiale - de leur mentalité enkystée par les problèmes intérieurs, dits institutionnels. Ils devront se rappeler que l'espace de la foi, c'est le grand large. Et se poser cette question essentielle : est-ce que l'Evangile est une parole qui sauve ? Si la réponse est positive, alors on pourra s'occuper du reste, du secondaire. Car on ne peut raisonnablement souhaiter un changement de situation, tout en ignorant la loi et les possibilités de ce même changement.

St. K.